

obligé de donner l'ordre d'ensevelir le pape. Aucun prêtre, ni cardinal ni officier, ne voulut assister à la cérémonie de l'inhumation, et le cadavre fut abandonné à des ouvriers charpentiers et à des portefaix, qui le placèrent dans un cercueil trop court, où ils l'enfoncèrent en s'aidant des pieds et en le frappant à coups de marteau. Après cette horrible scène de profanation, ils le jetèrent dans la tombe qui lui avait été préparée à la gauche du maître-autel.

Ainsi se termina l'abominable règne d'Alexandre VI, le dernier pontife du quinzième siècle.

Alexandre VI est du nombre de ces papes que les adorateurs de la pourpre romaine et de l'infailibilité pontificale n'osent pas justifier, du moins en ce qui concerne le scandale de leurs turpitudes; toutefois ils disent que le règne de Roderic Borgia fut l'un des plus heureux pour l'Église, en ce que la Providence ne permit pas qu'il y eût ni schisme ni hérésie à combattre. Et si Dieu a voulu, ajoutent-ils, qu'il y eût parfois sur la chaire vénérée de l'Apôtre des papes incestueux, sodomites et assassins, c'est pour montrer aux hommes que la conservation du catholicisme ne dépend pas des vertus ou des crimes de ses ministres! Conclusion bien digne de ces prêtres éhontés qui cherchent à couvrir leurs débordements par de méprisables sophismes. Pour nous, qui déduisons des conséquences rigoureuses des vérités de l'histoire, nous dirons qu'une institution comme celle de la papauté est une monstruosité dans la religion, précisément parce qu'elle donne à des scélérats un pouvoir exorbitant, qui leur permet de faire servir à leurs passions ce qu'il y a de plus sublime dans le cœur des hommes, l'amour de la Divinité!

HISTOIRE POLITIQUE

DU QUINZIÈME SIÈCLE.

Manuel Paléologue, empereur d'Orient. — Il s'échappe des prisons de Bajazet. — Le sultan force Manuel à associer Andronic Paléologue à l'empire. — Guerres entre Bajazet et Tamerlan. — Bajazet est enfermé dans une cage de fer. — Amurath assiège Constantinople. — Mort de Manuel Paléologue. — Son fils Jean lui succède. — L'empereur recherche l'appui des princes de l'Occident. — Mort de Jean Paléologue. — Constantin Dracosès parvient à l'empire. — Mohammed II assiège Constantinople. — Prise de Constantinople par les Turcs. — Mort de Constantin Dracosès. — Fin de l'empire d'Orient. — Empire d'Occident. — Albert II, empereur d'Allemagne. — Il est condamné à mort par le tribunal véhémique. — Frédéric II lui succède. — Cruautés, perfidie et lâcheté de cet empereur. — Mort de Frédéric II. — Charles VII, roi de France. — Son caractère et ses mœurs. — Intrigues de la reine avec les seigneurs de la cour. — Histoire de Jehanne d'Arc, surnommée la Pucelle d'Orléans. — L'arbre des fées. — Apparitions de l'archange Michel. — Jehanne quitte son village et vient trouver le roi. — La reine, assistée de matrones, s'assure de la virginité de Jehanne. — Entrée triomphale de la Pucelle dans Orléans. — Jehanne fait sacrer le roi à Reims. — Elle tombe au pouvoir des Anglais. — Charles VII abandonne lâchement sa libératrice à ses ennemis. — Procès de Jehanne. — Supplice de la Pucelle. — Charles VII se laisse mourir de faim pour ne

pas être empoisonné par son fils. — Caractère odieux de Louis XI. — Superstition, avarice et politique de ce roi. — Crimes de Louis XI. — Sa mort. — Jacques Coythier, Olivier le Daim et Tristan l'Hermitte. — Charles VIII succède à son père Louis XI, sous la tutelle d'Anne de Beaujeu. — Débauches de la régente. — Incapacité de Charles VIII. — Guerre d'Italie. — Mort de Charles VIII. — La couronne passe à la maison d'Orléans. — Louis XII, roi de France. — Il fait prononcer son divorce d'avec Jeanne, fille de Louis XI. — Il épouse Anne de Bretagne. — Caractère de la nouvelle reine. — Sa cruauté. — Mort d'Anne de Bretagne. — Louis XII épouse Marie d'Angleterre. — Crimes de Louis XII, le père du peuple. — Il meurt à la suite d'excès libidineux. — Conclusions de l'histoire politique du quinzième siècle.

L'importance des événements politiques qui s'accomplissent pendant le quinzième siècle, le dernier de l'histoire du moyen âge, donne un grand intérêt aux règnes des souverains qui ont présidé à ces révolutions.

En Orient, les successeurs de Constantin cherchent en vain à retenir le sceptre qui échappe à leurs mains; Dieu a marqué la fin de leurs règnes sanguinaires. En Occident, au contraire, les rois, non moins cruels, non moins perfides que les empereurs de Byzance, lèvent leurs fronts orgueilleux et écrasent les nations sous leur insupportable tyrannie; l'heure de la vengeance n'était point encore venue pour les peuples!

Après la mort de Jean Paléologue I^{er}, son fils Manuel, déjà

associé à l'empire, devint seul maître de Constantinople. Ce prince, peu d'années auparavant, avait essayé de secouer le joug humiliant des Turcs, et s'était déclaré en révolte avec les provinces de Thessalonique; mais cette tentative d'affranchissement avait été promptement réprimée par Jean Paléologue lui-même, qui pour apaiser la colère de ses redoutables alliés leur avait livré le coupable. Amurath, qui gouvernait alors le puissant empire des Ottomans, se contenta de renvoyer Manuel après lui avoir adressé une simple admonition, comme un maître à son serviteur.

Après la mort d'Amurath, son fils Bajazet, qui connaissait le caractère entreprenant du jeune Grec, le fit revenir à sa cour, où il le garda comme otage. Néanmoins, dès qu'il eut connaissance de la mort de son père, Manuel Paléologue s'échappa furtivement pour venir prendre possession d'un trône vermoulu et qui menaçait de tomber en poussière. Il était à peine installé dans son palais, que le sultan, furieux de son évasion, envoya contre lui trois armées formidables. Manuel, comprenant l'inutilité de la résistance à des forces aussi supérieures, envoya demander des secours en Europe; malheureusement ses démarches n'aboutirent à rien. Quelques aventuriers répondirent seuls à son appel, et vinrent se faire battre par les infidèles près de Nicopolis.

Alors, se trouvant sans défense et sans armée, il se décida, pour sauver Constantinople, à demander la paix à Bajazet, et il accepta les conditions qu'il plut au vainqueur de lui imposer. La première était d'associer à l'empire son neveu Andronic Paléologue, qui était un des mignons du sultan.

Dès que le blocus de sa capitale fut levé, Manuel se rendit en Occident pour solliciter des princes chrétiens quelques secours en hommes et en argent. Mais le fanatisme des croisades était éteint, et Manuel, fut contraint de retourner dans ses états comme il en était venu, et ayant perdu l'espérance de pouvoir jamais secouer le joug des infidèles.

Tout à coup la face des choses parut devoir changer en Asie : du fond de la Tartarie accourut le redoutable Tamerlan, renversant les villes, détruisant les empires ; et, semblable à une avalanche formidable, ne laissant partout sur son passage que ruines et solitudes. Bajazet voulut défendre ses états contre ce terrible conquérant, et vint lui présenter la bataille dans une vaste plaine auprès du mont Stella, entre la Bithynie et la Galatie. Le choc des deux armées fut terrible ; après sept heures de carnage la victoire demeura à Tamerlan, et Bajazet tomba au pouvoir de l'ennemi. Tamerlan le traita d'abord avec une grande douceur ; mais ensuite il le fit enfermer dans une cage de fer pour le punir des grossières injures avec lesquelles il recevait ses marques de bonté : le sultan se brisa le crâne contre les barreaux de sa prison.

Manuel profita du bouleversement survenu dans l'empire turc pour reconquérir une partie des places dont Bajazet s'était emparé, et pour éloigner son neveu du gouvernement des affaires. Cet état de choses n'eut guère de durée ; après la mort du redoutable Tamerlan, les Turcs, sous la conduite du sultan Mousa, reparurent sous les murs de Constantinople, et forcèrent l'empereur à renouveler les anciens traités.

Sous le règne de Mohammed, qui avait renversé du trône

son frère Mousa, l'empire de Manuel éprouva quelques années de calme et de tranquillité. Après lui, Amurath II, son successeur, déclara de nouveau la guerre aux Grecs, et vint assiéger Constantinople. Pour la première fois les Turcs se servirent de canons, et ils battirent si vigoureusement en brèche, que la ville, réduite aux abois, allait être obligée de capituler, lorsque le sultan fut contraint lui-même de lever son camp pour défendre son propre royaume contre son frère Mustapha, qui lui disputait le trône et venait de se rendre maître de Nicée.

Quelque temps après mourut l'empereur Manuel, à l'âge de soixante-dix-sept ans ; son fils aîné Jean, qui était déjà associé à l'empire, lui succéda. D'abord Jean acheta la paix au sultan en s'obligeant à lui payer un tribut annuel de trois cent mille aspres, et en abandonnant aux Turcs les villes qui lui restaient dans la Morée ; ce qui diminuait considérablement l'étendue et l'importance de ses états ; ensuite il chercha les moyens de rétablir ses affaires en s'appuyant sur les rois d'Occident. A cet effet, il envoya plusieurs ambassades au pontife Eugène IV pour lui demander des secours, et bientôt il se rendit lui-même en Italie, et assista au concile de Ferrare, où il fut reçu avec des honneurs extraordinaires. Jean Paléologue fit son entrée dans la ville sous un dais magnifique porté par des princes souverains, et suivi d'un nombreux cortège d'évêques, d'archevêques et de savants grecs qui devaient discuter devant l'assemblée les conditions de l'acte de réunion des deux Églises. Toutes ces tentatives n'aboutirent cependant à aucun résultat avantageux pour l'empire, et l'empereur fut obligé de s'en re-

tourner à Constantinople sans avoir obtenu autre chose que des promesses; bien plus, son clergé désapprouva la conduite qu'il avait tenue en Italie, ainsi que les concessions qu'il avait faites au pape, et cassa l'acte de réunion des Églises grecque et latine. Pour surcroît de malheurs, la division s'était jetée dans la famille impériale pendant son absence; un de ses frères, Constantin Dracosès, s'était emparé des domaines du jeune Démétrius, son autre frère, qui l'accompagnait en Italie; de sorte qu'à son retour Démétrius, qui n'avait pu obtenir justice, ni être remis en possession de ses biens, leva l'étendard de la révolte, rassembla une armée d'aventuriers, et vint assiéger Constantinople; mais comme il n'était pas assez fort pour l'emporter d'assaut, il ravagea tous les environs et chercha à l'affamer.

Jean conçut un tel chagrin de la discorde qui s'était élevée entre ses frères, qu'il en tomba malade et mourut le 13 octobre 1448. Après lui, Constantin Dracosès, aidé par l'impératrice mère, et appuyé par le clergé, par le sénat et par le peuple, prit les rênes du gouvernement. Sans aucun doute ce prince aurait relevé le trône des empereurs d'Orient par sa sagesse et par ses talents, s'il eût été au pouvoir d'un homme de le faire; malheureusement tout contribua à en accélérer la ruine. Il voulut contracter une alliance avec les Vénitiens en épousant la fille du doge, et les Grecs s'y opposèrent; il voulut renouer des négociations avec les peuples de l'Occident, et ses sujets l'en empêchèrent encore.

Pendant qu'il luttait contre ses propres sujets, Mohammed II montait sur le trône des sultans. D'abord il ratifia solennellement les traités consentis par Amurath, son père; mais dans

la suite l'empereur ayant eu l'imprudence de menacer Mohammed de rendre la liberté à Mustapha, l'un de ses oncles, celui qui s'était précédemment révolté contre Amurath, et qui se trouvait prisonnier à Constantinople, s'il ne lui payait pas exactement une pension pour le nourrir, le sultan rompit la paix et envoya trois armées contre Constantinople.

L'empereur comprit que la dernière heure de son règne était arrivée et qu'il ne lui restait plus qu'à mourir; il voulut toutefois donner au monde un grand exemple, et s'apprêta à une résistance vigoureuse. Par ses ordres, on remplit de vivres et de munitions des magasins immenses; deux mille Génois, commandés par le brave Justiniani, furent appelés au secours de la capitale, et formèrent avec huit ou neuf mille hommes recrutés dans le peuple, un corps d'élite qui fit des prodiges de valeur. Mohammed II n'avait pas moins de quatre cent mille soldats pour assiéger Constantinople; il attaqua d'abord la porte de Saint-Romain avec des canons de gros calibre, et foudroya cette partie de la ville pendant neuf jours; ensuite, comme ses efforts étaient impuissants pour entamer la tour de Saint-Romain, il éleva une autre tour de bois pour la battre en ruines, et pour protéger ses mineurs.

Mais l'intrépide Dracosès ne lui donna pas le temps de faire jouer ses batteries; il se mit à la tête d'un corps de troupes, incendia la tour, éventa les mines, et refoula les assiégeants jusqu'aux avant-postes de leur camp. Il semblait que le courage de l'empereur eût décuplé les forces de cette population; car le jour même où les Grecs remportaient cette victoire sur leurs ennemis, quatre vaisseaux de leurs alliés traversaient la flotte turque et entraient à pleines voiles dans le

port pour ravitailler la place, sans que les vaisseaux ennemis pussent les poursuivre, l'entrée du port ayant été immédiatement fermée avec d'énormes chaînes de fer. Enfin Mohammed conçut et exécuta en une nuit le dessein gigantesque de faire porter ses vaisseaux par terre jusque dans le port de Constantinople; de sorte qu'au point du jour les Grecs apercevant la flotte turque entre les murs de leur ville, perdirent entièrement courage et parlèrent de se rendre. Constantin Dracosès raffermi encore le courage des siens, repoussa les conseils de la lâcheté et courut aux remparts; son attitude et le bruit qu'il avait fait répandre adroitement parmi les Turcs, qu'on attendait dans la même journée une flotte amie sous la conduite de Jean Corvin Huniade, imposa à Mohammed II; et déjà le sultan se préparait à effectuer sa retraite, lorsqu'un de ses vizirs vint se jeter à ses pieds et le supplier de donner un dernier assaut. Il y avait alors cinquante-cinq jours que durait le siège de Constantinople. Le sultan résolut de faire un nouvel effort; tous les derviches et les fakirs parcoururent les rangs des soldats turcs, exaltèrent leur courage en promettant à ceux qui succomberaient dans la mêlée les joies infinies d'un paradis peuplé de houris, et à ceux qui survivraient le pillage de la ville.

Constantin, de son côté, ne négligea rien pour exciter le courage de ses soldats; et surmontant les craintes qui l'agitaient, il se rendit avec l'élite de ses guerriers à la cathédrale pour recevoir solennellement la communion; ensuite il s'élança sur les remparts.

Déjà les Turcs s'avançaient en colonnes serrées pour donner l'assaut; les premiers qui osèrent s'approcher des mu-

railles pour appliquer les échelles furent renversés par les Grecs; ceux parmi les plus intrépides qui arrivèrent jusqu'à la hauteur des remparts furent assommés à coups de haches d'armes; enfin les musulmans à trois reprises différentes avaient tenté inutilement de culbuter les assiégeants, et la victoire semblait devoir rester aux Grecs, lorsque par malheur, au quatrième assaut, Justiniani, le brave capitaine des Génois, fut mis hors de combat. Dès ce moment les assiégés perdirent leur énergie; peu à peu la résistance faiblit, l'audace des infidèles s'en accrut, et dans un dernier effort les janissaires forcèrent plusieurs brèches et entrèrent dans la ville en poussant des cris de joie et de fureur. Constantin, n'écoutant que son courage, rallia autour de lui les débris de ses troupes et chargea encore l'ennemi; mais cet effort désespéré ne put arrêter les terribles janissaires; toute sa vaillante milice tomba sous le cimeterre des musulmans, et lui-même perdit la vie dans la mêlée. Comme il avait eu soin d'ôter son manteau de pourpre dans la crainte d'être fait prisonnier, on ne reconnut son cadavre qu'aux aigles d'or qui décoraient ses brodequins. Ainsi périt Constantin Dracosès, le 29 mai 1455, après un règne de trois années et quelques mois.

Sans contredit, l'une des causes principales de la ruine de l'empire d'Orient était l'ambition des papes; ces misérables avaient sacrifié l'intérêt des nations à leur soif insatiable d'honneurs et de richesses; et pour arriver à la réalisation de leurs projets de domination universelle, ils avaient suivi une politique exécrationnable qui devait infailliblement amener la chute du puissant empire de Constantin.

Du reste, cette tendance de la cour de Rome s'était révélée